

Björn Larsson

France

Björn Larsson est né en 1953 dans la région centrale de la Suède, où il a fréquenté l'école jusqu'à 15 ans avant de partir au lycée en Arizona pendant un an. Après l'école, il vécut à Paris pendant quatre ans, où il apprit à parler couramment le français tout en préparant son diplôme universitaire à distance. Selon ses propres termes : « Je suis retourné en Suède pour passer mes examens, encaisser ma bourse d'études et aller en prison. »

Infatigable voyageur, Björn Larsson est aussi un défenseur permanent de la liberté. Il a refusé d'accomplir son service militaire obligatoire, ce qui l'a amené en prison où il a préparé son doctorat en français. Björn Larsson est aujourd'hui conférencier en France, et vit avec son épouse Helle, biologiste marine, et sa fille à Gilleje dans un petit village de pêcheurs à la pointe nord du Danemark.

***Cette histoire nous a été transmise par Solidarite Laïque – la coalition de l'éducation en France. Pour en savoir plus rendez-vous sur notre site : www.solidarite-laique.asso.fr**

ÉCOLE FERMÉE POUR CAUSE DE GÉNOCIDE

✿ Par Björn Larsson

Traduit du suédois par Philippe Bouquet

Mamadou ne put attendre plus longtemps et se mit à tourner autour de l'école, non loin de chez lui. Il alla se poster près de l'une des fenêtres, afin d'écouter sans se faire voir. Pourtant, il avait du mal à suivre ce qui était écrit au tableau, car il osait seulement passer la tête les rares fois où il était à peu près sûr que le maître regardait ailleurs. Il lui fallut longtemps, par exemple, pour connaître l'alphabet. Parfois, l'instituteur avait déjà écrit plusieurs lettres et Mamadou ne parvenait pas à deviner laquelle était laquelle.

Malgré sa prudence, il finit naturellement par être découvert. Il supplia qu'on lui permette de rester près de la fenêtre : il ne dérangeait personne et ne prenait la place de quiconque dans la

classe. Le directeur décréta hélas qu'il serait injuste qu'il bénéficie gratuitement de l'enseignement alors que tous les autres devaient payer. À la question que posa Mamadou de savoir s'il n'était pas aussi injuste que certains aient les moyens d'aller à l'école et d'autres pas, le même homme se contenta de répondre non.

« Et si tout le monde faisait comme toi ! ajouta-t-il.

– Ce n'est pas le cas, plaida Mamadou.

– Non, mais si ce l'était. »

Mamadou tenta d'imaginer ce qui se passerait si tous les enfants du village venaient se masser sous les fenêtres de l'école. Il comprenait que ce serait la bousculade, pas ce que cela aurait d'affreux par ailleurs. Pourtant, il n'abandonna pas la partie si facilement. Derrière l'école poussait un fourré très touffu. Un soir, il profita de ce que l'obscurité était tombée pour s'y frayer un chemin et s'y ménager une cachette. Puis il perça un trou dans le mur de pisé à l'aide d'un clou rouillé. De là, il put suivre les leçons autant qu'il le voulait, sauf quand il devait prêter la main à la maison.

À l'âge d'environ dix ans, Mamadou savait à peu près lire, écrire et compter. Au cours des années qui suivirent, il accomplit d'autres progrès encore. Il fit le tour des gens qu'il connaissait pour quémander du papier journal, sous le prétexte d'en avoir besoin pour envelopper de la nourriture, et il lissait soigneusement chaque page pour fabriquer de petits livres qu'il lisait de bout en bout. Il apprit ainsi une foule de choses sur ce qui se passait dans le monde et dans son propre pays, même s'il eut naturellement du mal à comprendre et rattacher l'ensemble. Certaines de ces pages dataient en effet de plusieurs décennies, d'autres de quelques jours seulement. Il arrivait qu'il n'ait que le début ou la fin de l'article. Les choses se corsèrent encore le jour où on lui fit cadeau des restes d'une Bible qui avait servi de papier toilette et dont des pages avaient été arrachées au hasard. D'un côté, Mamadou s'appropriait la réalité sous forme de bribes et fragments épars. De l'autre, il exerçait son imagination : pour y saisir quoi que ce soit, il était bien entendu obligé de boucher tous les trous.

C'est à l'âge de près de onze ans qu'il connut le jour le plus heureux de sa vie jusque-là et peut-être même tout entière. En

revenant de l'école, il vit un homme de haute taille devant leur maison. Derrière lui, la mère de Mamadou souriait comme elle ne l'avait fait depuis aussi longtemps qu'il se souvint. Pour sa part, il se mit à courir comme il ne se rappelait pas l'avoir jamais fait. Quand il ne fut plus qu'à quelques mètres de distance, l'homme écarta les bras. Tout était soudain parfaitement évident. Mamadou se jeta au cou de son père avec tant de force que celui-ci vacilla sous l'impact. Mais il tint le coup, naturellement. Les pères tiennent toujours le coup. Ils doivent supporter que leur fils unique se jette dans leurs bras sans filet de sécurité.

« Demain, tu vas commencer à aller à l'école, dit le père en serrant Mamadou très fort.

– J'y vais déjà, objecta celui-ci.

– Pour de vrai. Sans devoir te cacher. »

Mamadou crut qu'il allait exploser de joie. Pourtant, il resta en un seul morceau et c'est ainsi que, le lendemain, il se rendit à l'école avec son père, main dans la main.

Le bonheur de Mamadou dura trois semaines, à peu de choses près. Est-ce beaucoup ou peu ? La réponse n'est peut-être pas aussi évidente qu'on le croit. On peut estimer que trois semaines de bonheur, c'est infiniment – voire scandaleusement – peu. Il ne faut pourtant pas oublier que, pendant ce laps de temps, Mamadou fut heureux à chaque instant, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sauf quelques heures de sommeil dont il se serait passé. Il avait retrouvé son père et allait à l'école. Naturellement, bien des gens sont mieux lotis que Mamadou, dans la vie, mais est-il certain qu'ils aient connu trois semaines de bonheur plein et entier, même en mettant bout à bout tous les moments où ils ont été heureux et en faisant preuve d'indulgence et de largeur de vue sur le point de savoir où tracer la limite entre bonheur et simple contentement ? La science est capable, n'est-ce pas, de mesurer toutes choses en ce monde : les distances, le nombre de morts par accident de la circulation, des suicides en Finlande et du chômage à Boston, la puissance de destruction des mines terrestres, la taille de la couche d'ozone et la natalité en Italie, mais elle est impuissante quand il s'agit d'évaluer des notions telles que bonheur et malheur, amour, liberté, souffrance,

chagrin, cruauté, pitié, sans compter le mal pur et simple.

Dans le cas de Mamadou, on dira que trois semaines de bonheur total valaient mieux que pas de bonheur du tout. Il avait au moins appris qu'il est possible d'être heureux de ce côté-ci de la tombe. En outre, il n'avait pas eu à s'inquiéter des rumeurs et signes de mauvais augure qui circulaient autour de lui. Il n'avait pu éviter, c'est vrai, d'entendre parler d'événements violents survenus dans d'autres parties du pays, mais loin de la paisible cité de Bisesero. D'ailleurs, ni son père ni sa mère ne semblaient particulièrement inquiets.

En effet, Mamadou ne pouvait savoir qu'ils faisaient tout ce qui était en leur pouvoir pour que leurs enfants ne soient pas au courant de ce qui se préparait, et jouaient la comédie comme la plupart des parents pour protéger leurs enfants.

Le jour où le bonheur de Mamadou prit fin, il n'était pas allé à l'école, afin d'aider son père à cueillir des bananes. Lorsque les Hutus arrivèrent à bord de leurs jeeps, avec des machettes bien affûtées, l'enfant était perché dans un arbre, derrière la maison. Paralysé de terreur, il les vit tenter de forcer sa mère, une Hutu, à tuer son père, qui était tutsi, et leurs propres filles, qui n'étaient ni l'un ni l'autre mais dont la tradition voulait qu'elles soient tutsies comme leur père. La mère ayant refusé de leur obéir, ils commencèrent par violer les deux sœurs de Mamadou. Ils ouvrirent ensuite le ventre de l'aînée, qui était enceinte, et lancèrent le fœtus aux pieds de son père. Ensuite ils se mirent à plusieurs pour violer la mère, avant d'abattre le père à coups de machette. Ils procédèrent avec lui comme ailleurs envers les Tutsis, à savoir le réduire à la taille d'un Hutu en sectionnant ses pieds à la hauteur des chevilles. Puis ils le découpèrent en morceaux et les jetèrent dans les latrines « pour les rendre aux vers de terre », juste sort des gens comme lui, selon eux. Puis ils firent pareil avec la mère. Une fois que tout fut terminé, ils allèrent s'asseoir près des voitures pour boire de la bière et se gausser de ces Tutsis n'ayant pas levé le petit doigt pour se défendre. Mamadou reconnut l'un d'eux. C'était un de leurs voisins, qui l'avait parfois pris dans ses bras pour le consoler, quand il était plus petit, de l'absence de son père.

D'après les chiffres officiels les plus récents – et avec une marge d'erreur de quelques centaines de milliers – c'est plus d'un million de Tutsis qui furent ainsi massacrés en l'espace de quatre mois, d'avril à juillet de cette année, soit une dizaine de milliers par jour, efficacité à faire pâlir de jalousie les nazis des camps de concentration. Il faut dire que ceux-ci tenaient à établir les preuves irréfutables de l'holocauste qu'ils étaient en train de perpétrer. Et s'ils avaient oublié d'exterminer tel ou tel Juif ! Ils auraient eu bonne mine ! C'était leur fiabilité en matière de génocide qui était en jeu, ni plus ni moins. Les Hutus, eux, n'avaient pas ce genre de souci. Ils laissaient les corps sur place ou les jetaient dans les rivières pour qu'elles les ramènent au pays d'où ils étaient venus, d'après la légende.

Naturellement, Mamadou n'avait nullement conscience de cela, pas plus que du fait que les bourreaux avaient eux aussi une famille et des enfants avec lesquels ils jouaient le soir, après avoir vaqué à leurs sanglantes occupations pendant la journée, et qu'ils menaient donc par ailleurs une vie parfaitement normale – ce qui est largement attesté. La question que l'on aimerait poser est de savoir ce que les assassins racontaient à leurs enfants sur ce qu'ils avaient fait tout le jour. Leur disaient-ils la vérité, à savoir qu'ils avaient passé leur temps à couper des êtres humains en morceaux et violer des femmes ? Ce n'est guère probable. Ils ont forcément menti, reconnaissant ainsi qu'ils étaient conscients de leur culpabilité. On souhaiterait alors que, à l'instar de Soufiame, le cœur de leurs victimes leur reste en travers de la gorge et les étouffe. Mais ils ne risquaient pas de tenter de l'avalier. N'étaient-ils pas chrétiens ?

Ce genre d'idée ne venait bien sûr pas à l'esprit de Mamadou. En revanche, il saisissait confusément qu'il n'existe pas de piqure ni de cachet capable de guérir la soif de sang et que nul médecin blanc ne lui apporterait de remède miracle contre les massacres. Il comprenait aussi, même si ce n'était pas de façon consciente, que Dieu et Allah gardaient le silence, dans leur Ciel respectif. Que pensaient-ils ? Que cela avait été une erreur d'accorder le libre arbitre aux hommes ? Qu'ils avaient lamentablement échoué comme Créateurs ? S'en souciaient-ils d'ailleurs ? Sans doute pas.

Dieu n'avait-il pas créé l'être humain à son image, pour quelque obscure raison qu'Il – ou Elle – l'eût souhaité ?

Ce qui est certain, en revanche, c'est que Mamadou cessa de croire en tous les dieux et en leurs représentants sur Terre, qui n'avaient pas levé le petit doigt pour sauver son père, sa mère et ses sœurs. S'il avait survécu, lui, c'était purement le fait du hasard et non un miracle. Il perdit aussi la foi en l'humanité de façon générale et surtout en masse, que ce soit sous forme de clans, de nations ou de religions. Comment aurait-il pu aimer son prochain comme lui-même, après ce qu'il avait vécu ?

De la période qui suivit ces tueries, Mamadou n'eut que de vagues souvenirs. Il avait forcément fini par descendre de son arbre, mais quand ? Après la tombée de la nuit ? C'est probable. Qu'avait-il fait ensuite ? Il gardait l'image confuse de l'école réduite en cendres et de vingtaines de cadavres d'enfants gisant sur le sol, autour. Il avait sûrement réfléchi aux moyens d'assurer sa survie, car lorsque, longtemps après, il reprit conscience qu'il existait un garçon du nom de Mamadou, il avait sur lui son cartable, quelques livres, une centaine d'euros ayant sans doute appartenu à son père, deux bouteilles d'eau et un papier de l'école attestant qu'un enfant du nom de Mamadou était accepté comme élève, seule et unique preuve qu'il était celui qu'il était. Peut-être ce certificat lui sauva-t-il la vie les premiers temps après sa fuite car, dans son esprit, il ne s'enfuyait pas : il allait à l'école. Partout où il arrivait, il demandait où elle était.

« Quelle école ?

– L'école ! » répondait-il, comme s'il s'agissait de la chose la plus évidente au monde. Celle où son père l'avait emmené en le tenant par la main, naturellement. Pourquoi ne comprenaient-ils pas cela ?

Mais non, personne ne saisissait de quoi il parlait.

LISEZ CECI, PUIS DONNEZ UNE CHANCE À D'AUTRES !

✿ *Ecrivez votre nom pour ceux qui en sont incapables* 

www.campaignforeducation.org/bigread

(Si vous n'avez pas accès à Internet, utilisez la page à la fin de ce livre)